



ENTRETIEN AVEC MARTINE LANI-BAYLE 1 :

« DÉCLINAISONS IDENTITAIRES ET RÉCITS DE VIE : PHOTOGRAPHIES D'IDENTITÉ ET IDENTITÉ NARRATIVES² »

Entretien avec la professeure **Dra. Sandra Maia-Vasconcelos**³

Révision du texte : **Priscila Alves e Silva Siqueira et Samuel Freitas Holanda**⁴

1 La professeure **Martine Lani-Bayle** est professeure honoraire en **Sciences de l'éducation** à l'Université de Nantes, en France. Elle est fondatrice du Groupe de Recherche **Transform'** (depuis 1994). Avant sa carrière académique, elle a exercé en tant que **psychologue clinicienne** pendant vingt ans au sein du Service Social de prise en charge des enfants placés en famille d'accueil. Elle a été **membre du Centre de Recherche en Éducation de Nantes (CREN)** et de l'association MCX (modélisation de la pensée complexe). Son travail de recherche s'inscrit dans une perspective interdisciplinaire, avec un intérêt particulier pour les **narrations infantiles et adultes**, ainsi que pour les **dynamiques intergénérationnelles**, domaine dans lequel elle a développé une méthodologie originale. Elle est l'auteur à ce jour de **trente-huit ouvrages et de nombreux chapitres ou articles**, couvrant des aspects théoriques, didactiques, artistiques et littéraires. Des informations supplémentaires sur ses recherches et publications sont accessibles sur son site personnel : www.lanibayle.com. Certaines de ses œuvres seront citées dans la bibliographie de cette publication. Thème de l'entretien : il portera sur son article *Déclinaisons identitaires* : initialement publié en **2006**, et révisé et actualisé en **2023** (version encore indisponible à ce jour).

² *Declinações identitárias em narrativas de vida: fotografias de identidades narrativas* (Tradução nossa).

³ À propos de l'intervieweuse : La professeure Sandra Maia-Vasconcelos est Professeure Titulaire du Cours de Lettres et du Programme de Post-Graduation en Linguistique à l'Université Fédérale du Ceará. Elle est également Professeure Invitée à l'Université Sorbonne – Paris XIII. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages académiques et littéraires, parmi lesquels : *Clínica do discurso: a arte da escuta* (Prêmio, 2005); *Penser l'école et les savoirs* (EUE, 2010); *Contaço: a arte que conta a vida que conta a história* (EDUECE, 2019); *Narrativa de vida: uma questão de método* (CRV, 2022); *Professor, pode repetir? O que Paulo Freire me ensinou sobre leitura* (Amazon, 2022); *Memorial de Formação como narrativas de experiência* (Perin, 2022). Son travail s'inscrit dans une perspective interdisciplinaire, articulant linguistique, éducation et narrativité, avec une approche centrée sur la transmission du savoir et la construction du discours dans les pratiques pédagogiques.

⁴ Réviseurs : Priscila Alves e Silva Siqueira : Doctorante en linguistique (Université Fédérale du Ceará), relectrice et coach éditoriale pour des maisons d'édition nationales et Internationales, Institutrice SEDUC-Ce.; Samuel Freitas Holanda : Docteur en linguistique (Université Fédérale du Ceará), Professeur de Langue Portugaise au sein du SME de la Mairie de Fortaleza, relecteur de textes et Directeur de Classe à la SEDUC-Ce.

Petite histoire introductrice :

Martine à l'université.

En France, il existe une collection de petites histoires illustrées mettant en scène une fillette prénommée Martine, qui occupe une place de choix sur toutes les étagères des maisons où grandit une petite fille. Du moins, c'était ainsi lorsque ma famille et moi vivions à Nantes, à l'époque où mes enfants étaient encore jeunes. Mes deux filles étaient de véritables admiratrices de Martine. *Martine va au parc*, *Martine va au bois*, *Martine va à l'école...* : ces livres constituaient alors pour elles ce que représentent aujourd'hui pour ma petite-fille les vidéos sur la poupée Baby Alive. À la différence près que les jeunes filles de cette époque tenaient un livre entre leurs mains, et non pas une tablette ou le téléphone de leurs parents diffusant des vidéos sur une application.

Lorsque Martine Lani-Bayle prit sa retraite en 2019, quittant son poste de Professeure à l'Université de Nantes après vingt-quatre années d'enseignement et de recherche, ses disciples et collègues décidèrent de marquer ce moment d'une manière singulière. Ainsi est né un fascicule inédit, qui n'aurait jamais vu le jour dans la collection enfantine : *Martine à l'université*⁵ ! C'était la conclusion d'un chapitre, d'une époque marquée par son influence intellectuelle et humaine indéniable. Martine Lani-Bayle est une pionnière, une chercheuse qui a repensé l'étude des récits de vie comme jamais auparavant, formant avec courage et détermination des générations de professionnels. Beaucoup d'entre eux, souvent à leur insu, ont ouvert la voie à de nouvelles perspectives dans les universités où ils se sont envolés – moi y compris – portant la grande responsabilité d'élargir les horizons de la recherche sur les récits.

C'est donc avec joie et honneur que je vous présente cette interview exclusive de cette femme d'exception, cette chercheuse visionnaire, amoureuse des choses simples et de l'océan. L'écouter est toujours un moment d'émerveillement. Je tiens néanmoins à préciser que cette entrevue a été réalisée à travers plusieurs médiums : par e-mail, par messages vocaux sur WhatsApp et par téléphone. Toute difficulté de compréhension éventuelle serait donc une simple imperfection de transcription, et je m'en excuse d'avance.

⁵ Quelques années plus tard, elle a fait paraître, accompagnée par un ancien doctorant Pierre Chambon, *Martine à l'épreuve de l'université* (L'Harmattan, 2020).

ENTRETIEN AVEC MARTINE LANI-BAYLE:

SANDRA MAIA-VASCONCELOS : Martine, je te remercie, tout d'abord, de bien vouloir nous concéder cet interview, même si, et je le sais bien, tu n'aimes pas trop parler au téléphone et encore moins envoyer des messages par WhatsApp. Mais à propos de ton article *Déclinaisons identitaires*, où tu as repris des idées concernant certains concepts à propos d'identité, que ce soit en partant de Ricoeur, de Bruner ou d'autres, je voudrais organiser quelques questions.

Qu'est-ce que l'identité d'une personne ?

MARTINE LANI-BAYLE : Notre identité apparaît quasi avec nous en ce monde, au moment de notre arrivée. La première des intronisations en effet, qui suit de quelques heures le moment de la naissance, consiste à enregistrer le nouveau-né sur un registre officiel, lui attribuant un (ou plusieurs) prénoms et un (ou plusieurs) patronymes. Ainsi entre-t-il symboliquement, par cette double attribution qui le relie à des antécédences, génétiques ou non, dans le monde des humains *via* un acte signé autant que signifié par le langage.

Cette identité de l'État-civil, quoique sujette à des modifications possibles mais dans des cas strictement codifiés, attestera, tout au long de la vie de la personne en question et même après, des circonstances de sa naissance telles qu'elles ont alors été officiellement établies et reconnues, et par là-même, de la stabilité de sa désignation au fil du temps.

Face à la société, notre identité est ainsi établie de façon stable (« identité-*idem* », Ricoeur⁶, 1990) et consignée sur des registres associant un patronyme, nous reliant verticalement à une lignée, à un prénom nous personnalisant et créant, de la sorte, une combinaison propre qui servira à nous désigner au-delà de notre apparence changeante et pourra être « contrôlée » tout au long de notre vie.

Cette apparence sans cesse en mouvement pourra être suivie, aux côtés de la fixité du patronyme, à l'aide de simples photographies dites « d'identité ». Elles représentent notre visage, cette face de nous-même que nous offrons au social, notre masque *persona*, qui fait partie intimement de ce qui constitue notre identité et permet de nous identifier, au point donc, malgré ses incessants changements, de devoir figurer sur notre carte dite « d'identité »⁷. Et tant que celle-ci est en état de validité (qui est, en France, de 15 ans...), point trop ne faut s'écarter de l'image qui, au jour de sa confection, s'est échappée de nous pour impressionner le petit rectangle conventionnel de carton glacé.

SMV : Et la famille, dans tout cela ?

MLB : L'indentification par les parents précède notre venue au monde, maintenant : depuis que l'échographie, qui permet de le discerner dès sa caverne sombre d'origine avant que la mise en lumière ne le révèle au jour, nous pouvons prendre connaissance du sexe de l'enfant et de son apparence avant que de pouvoir le voir. Dès lors il peut avant-même la naissance être nommé, doté de son identité⁸.

La filiation et la nomination qui s'ensuivent sont, elles, non des données de nature comme la naissance, mais des conventions culturelles résultant de choix autant que régies par des lois et qui donc ont besoin, pour recevoir un minimum de stabilité (mais aussi d'un soupçon de souplesse, tant les œuvres humaines sont compliquées), d'une inscription sur un support de convention, un grand livre qui fera foi de ce qui y fut, un jour, consigné et contresigné.

⁶ Ricoeur, P. *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil, 1990.

⁷ Indications complétées par les empreintes digitales sur les passeports.

⁸ Pour autant, l'État-civil n'accepte de l'inscrire qu'après sa naissance.

3- Et l'enfant, dans cette histoire ?

Le petit être entrant dans le monde n'aura plus alors, comme liberté, que de se saisir de cette appellation pour l'habiter à sa façon – voire de contribuer par la suite à la modifier, circonstance possible mais rarissime. Carte d'identité en poche, à monter à la demande comme un sésame ou une sanction, c'est à elle plutôt qu'à lui que reviendra la tâche de le désigner et de l'identifier. Et sur elle, en sus des mots identifiants – noms et éventuelles particularités visibles –, une image, comme nous venons de le voir. Car cette identité arrêtée par le nom, jointe à l'apparence d'un moment capturée par la photo, se double d'une identité en mouvement dans le temps, non seulement articulant les différents changements de la personne au fil des jours (« identité-*ipse* »), mais remontant dans le passé au regard des ascendants.

Si donc l'identité du sujet repose sur la connaissance d'une filiation et s'organise autour d'un noyau stable (identité *idem*, Paul Ricoeur (1990)), elle n'est pas pour autant close, mais s'enrichit et se modifie en lien avec les expériences vécues. Elle est ainsi composite et se déploie autour de ce noyau (identité - *ipse*, Paul Ricoeur (1990)), c'est-à-dire qu'elle se module au fil du temps et des circonstances. Ces variations sont importantes car elles représentent, sur le plan identitaire autant que dans l'accès à la culture, une possibilité fondamentale. Avant d'être soi-même, on est fils ou fille de... et après avoir révélé son nom à une personne qui vous demande de vous identifier, ce sont généralement les parents et autres ascendances qui sont invoqués pour nous définir. Ainsi, la formation de chaque identité est ancrée dans les générations antérieures et aura besoin de leur éclairage pour mieux se percevoir dans un contexte plus large.

4- Et si on parlait d'identité sens large...

L'identité est ce qui nous permet de nous repérer ; elle est ce qui permet aux autres de nous reconnaître, au-delà des changements occasionnés par le passage du temps. Elle est aussi ce qui nous rattache aux temps d'avant nous. Ainsi le patronyme qui nous est attribué est-il la première marche de ce qui va nous relier – autant que nous délier – aux générations qui nous ont précédé.

Ce patronyme, en général donné par le père et sa lignée quand ceux-ci s'identifient⁹, était par défaut celui de la mère (et donc, au-delà de celui ayant nommé la mère, son propre père ou ayant-lieu) et par défaut de reconnaissance des deux parents encore, un prénom en guise de nom attribué par les officiers d'État-civil et qui fera office de patronyme reliant directement l'enfant à l'État, sans intermédiaire familial. Certains fonctionnaires choisissaient alors des (pré)noms difficiles à porter, désignant trop clairement le fait d'être enfant trouvé. Une régulation a dû se faire, qui a tendu aussi à retenir un prénom du même sexe que l'enfant (ce qui bien-sûr, ne jouait plus qu'une fois sur deux lorsque celui-ci était transmis à la génération suivante). Du coup, le simple fait de porter un prénom en guise de patronyme désigne le fait d'être soi-même, ou de descendre, d'une non-reconnaissance originaire. En tout cas, cela est le signe d'une incontournable butée (surtout pour les naissances dites « sous x ») dans les remontées temporelles et généalogiques¹⁰.

Quoiqu'il en soit lorsque nous nous identifions, et ici je dois faire référence à mon intervieweuse, Sandra Maia-Vasconcelos, il est courant de nous référer à nos parents ou à notre famille, comme moyen de nous situer au sein d'un réseau de relations sociales et historiques. Cette référence n'est pas seulement une formalité, elle reflète l'influence profonde que nos origines ont sur ce que nous devenons. Reconnaître notre filiation, c'est aussi reconnaître l'héritage culturel, social et historique qui nous a été transmis, à travers nos familles, par les récits au chevet du lit, lors des soirées de contes, dans les conversations familiales qui nous situent dans un contexte et une circonstance narrative (Maia-Vasconcelos, 2022) en façonnant notre vision du monde.

Il convient d'insister, cependant, sur le constat que le processus d'identification à travers les ascendants ne se limite pas uniquement à la dimension généalogique mais qu'il implique également une connexion avec la culture et la société. En nous identifiant comme fils ou filles de certaines familles, nous nous situons dans un contexte culturel et social spécifique, qui marque, certes, notre vision du monde, mais qui développe et façonne également nos valeurs et nos identités individuelles.

⁹ En France, une récente loi autorise les parents à choisir le patronyme de la mère, ou l'accollage des deux patronymes du père et de la mère, lors de la nomination des enfants. Mais à la génération suivante un choix devra de toute façon s'effectuer, au risque de voir la liste s'allonger. La femme qui se marie peut aussi choisir de conserver son patronyme de naissance, plutôt que d'opter pour celui de son conjoint. Nul doute que cette désaffection pour le don automatique du patronyme paternel à l'enfant ne modifie la symbolique active dont la nomination est porteuse pour celui-ci. D'autant plus que de plus en plus d'enfants sont amenés à vivre au quotidien avec d'autres « pères » que le père de naissance ou de nom. Affaire à suivre.

¹⁰ Cf. Martine Lani-Bayle, *A la recherche de la génération perdue*, Hommes et perspectives 1990 et *L'histoire de vie généalogique*, L'Harmattan 1997.

5- Qu'est-ce que le récit et son rapport avec l'identité du sujet ?

J'ai découvert les fonctions du récit en lien avec l'identité en travaillant auprès d'enfants placés en famille d'accueil par l'Aide sociale à l'enfance dans les années 1970/1980. Alors, ils étaient souvent maintenus dans l'ignorance de leurs liens de parenté et parfois, ne savaient pas que la famille qui s'occupait d'eux n'était pas leur famille de naissance. Pourtant, ils ne portaient pas le même patronyme ce qui pouvait les alerter sur leur situation particulière.

Leur identité officielle dès lors ne signifiait rien pour eux qu'une absence, un inconnu. Ce qui était en lien avec leur incapacité à faire de leur vie une histoire, l'expression de celle-ci restant bloquée dès l'origine par la signifiance manquante (voire interdite) de leur nom officiel, source du « je » inaugurant la possibilité de récit de soi. C'est en ce sens que Paul Ricoeur parle d'« identité narrative », car elle se construit du récit qui la construit.

L'expérience m'a alors montré que donner au nom ses ancrages originaires rouvre l'accès au récit de (sa) vie et réengage par là le rapport au savoir. En effet, la pratique avec des enfants en situation d'accueil montre bien que la possibilité de narration qui l'accompagne joue un rôle fondamental dans la formation de l'identité personnelle. Rétablir les liens avec leurs origines et pouvoir reconstruire leurs histoires de vie depuis le début peut engager un processus transformateur qui, non seulement permet à ces enfants de se reconnaître comme sujets de leurs propres récits, mais les habilite également à trouver du sens dans leur vie.

6- Qu'est-ce que la « déclinaison identitaire » ?

Si l'identité du sujet se base sur la (re)connaissance de sa filiation et peut s'organiser à partir de là sur un noyau stable (identité *idem*, Paul Ricoeur (1990)), pour autant elle n'est pas fermée, elle s'enrichit et se modifie en lien avec les expériences traversées. Elle est ainsi composite et se « décline » autour de ce noyau (identité *ipse*, Paul Ricoeur (1990)), à savoir se module au fil du temps et des circonstances.

Ces possibles déclinaisons, à savoir des adaptations, des modulations au fil du temps et des expériences..., constituent, au plan identitaire autant que dans l'accès à la culture, une possibilité fondamentale, gage des ajustements que nous concédons à notre contexte et nos modalités de vie : il n'y a pas de destin inéluctable, nous ne restons pas soumis à nos conditions identitaires initiales. Mais pour parvenir à la réaliser, encore faut-il peu ou prou les connaître, (se) les raconter pour nourrir son « je ».

7- Quel est le rapport entre narration et santé du sujet ?

Le lien le plus immédiat entre eux s'effectue *via* la formation du sujet, à savoir sa *mise en forme*. Ainsi à travers la mise en récit de son expérience, celui-ci « prend soin » (*care*) de lui, donc se maintient en santé au sens large et non seulement thérapeutique.

Certains auteurs ont travaillé plus précisément le lien du récit de vie avec la santé dans un cadre hospitalier thérapeutique (Carole Baeza¹¹ (2020), Christophe Niewiadomski (2022), Sandra Vasconcelos¹² (2003 ; 2005 ; 2019), Martine Janner-Raimondi, Nadine Esnault, Jean-Bernard Cottier...) ¹³.

De notre côté, nous avons travaillé plutôt ses liens complexes avec le rapport au savoir et avec la résilience¹⁴.

8- Quel est le rapport entre récit et nomination ?

Comme dit plus haut (question 1) c'est la nomination, si elle prend sens pour le sujet, qui ouvre la possibilité de mise en récit comme « auteur » conjointement du texte / de soi.

Mais parfois comme nous l'avons vu un doute identitaire dominera, souvent activé par un accès fermé à la dimension temporelle présentée plus haut ce qui de concert, perturbera la mise en œuvre de l'identité narrative. C'est quand la *sécurité de base*, liée à celle des inscriptions initiales, est compromise ou barrée d'accès, qu'une incertitude existentielle pourra s'installer, compromettant parfois gravement tant l'action du sujet que sa construction de(s) savoir(s) ¹⁵.

9- Quels sont les principaux défis des recherches sur la narrativité ? Et qu'est-ce que vous diriez aux étudiants qui auraient envie de se lancer dans l'aventure de la recherche en histoire de vie ?

Ce sont d'abord les défis des travaux qualitatifs au regard des travaux quantitatifs, toujours et encore mieux reconnus dans le monde scientifique...

Au-delà, ils nécessitent une formation adaptée ainsi que d'accorder une valeur scientifique au récit, à savoir un texte non argumentatif et souvent taxé d'infantile, propre au domaine de l'enfance, et précédant l'argumentatif censé le remplacer. Donc, asseoir des énoncés à prétention scientifique sur des textes considérés comme subjectifs reste, dans la majorité des cas, un véritable enjeu éthique.

Or c'est à l'interface, au point de rencontre de ces différents niveaux que se crée ce qui fait notre identité plurielle, celle qui nous tiendra tout au long de notre vie tout en se jouant jour après jour, à l'opposé d'une conception fixiste au singulier particulier que lui attribuent certains scientifiques. Mais l'injonction sociale, qui se fait de plus en plus forte, à construire sa vie par soi-même, voire à la déconstruire et la reconstruire en cours de route plusieurs fois, se détachant de plus en plus des modèles des sciences dures et autres formes de reproductions ou héritages que nous serions destinées à répéter malgré nous, ne fait qu'accentuer, tant la multitude des possibles que les mouvances naturelles de l'identité et donc, contribue à la fragilité autant que la richesse et les potentialités de ce processus, processus mouvant qui nous accompagne tout au long de notre vie pour ne se figer que sur une inscription finale, encadrée de deux dates [né(e) le..., décédé(e) le...] – qui, elle, nous survivra dans son arrêt.

¹¹ Baeza, Carole. (2020). Formes d'expression du sensible et savoirs narratifs dans un récit de formation en santé. Éducation Permanente. N° 222. 133-140. 10.3917/edpe.222.0133

¹² Vasconcelos, Sandra Maia Farias. Penser l'école et la construction des savoirs : étude menée auprès d'adolescents cancéreux au Brésil. 2003.429.- Tese (Doutorado)- Université de Nantes, Département de Sciences de l'Éducation, Nantes, 2003.

¹³ Alguns autores foram citados sem referências pela entrevistada.

¹⁴ Cf. par exemple Martine Lani-Bayle et Aneta Slowik (dir), préface Boris Cyrulnik, épilogue Gaston Pineau, *Récits et résilience, quels liens ? Chemins de vie*, L'Harmattan 2016.

¹⁵ Cf. Martine Lani-Bayle 1999.

Conclusion de l'entretien avec la professeure Martine Lani-Bayle

Ainsi s'achève notre échange avec la professeure Martine Lani-Bayle, professeure honoraire de l'Université de Nantes, autrice de presque quarante ouvrages consacrés notamment à la recherche biographique avec un accent particulier sur la clinique-dialogique et la narrativité. Son travail a marqué le domaine des Sciences humaines, en défendant avec rigueur l'importance et la légitimité de la recherche qualitative. Elle a montré que cette approche ne devrait pas reposer sur les croyances ou opinions personnelles des chercheurs, mais qu'elle doit répondre à des critères d'analyse rigoureux et méthodologiques. Au fil de cet entretien, la professeure Lani-Bayle a mis en lumière que la recherche sur les récits de vie requiert une connaissance approfondie en philosophie, linguistique et sociologie, afin de mener des analyses plus poussées. L'approche philosophico-linguistique s'appuie sur la philosophie du langage, notamment en ce qui concerne l'intentionnalité narrative du sujet et le sens de ses choix discursifs¹⁶. Ce cadre d'analyse trouve des fondements chez plusieurs penseurs : Ferdinand de Saussure, avec la réflexion sur la nomination et le signe linguistique dans son Cours de linguistique générale ; J. L. Austin, à travers la notion d'actes de langage et la performativité du discours ; Émile Benveniste, Mikhaïl Bakhtine, Carl Jung, Lev Vygotski, Henri Wallon, Jean Piaget et Paulo Freire qui ont chacun, à leur manière, enrichi notre compréhension de la subjectivité, de l'altérité et du processus de construction identitaire à travers le langage et la narration. Dans cette perspective, Martine Lani-Bayle apporte une réflexion précieuse sur la notion d'identité en montrant comment celle-ci se décline à travers divers marqueurs : L'échographie prénatale ; Le nom d'État civil ; La carte d'identité ; Le nom acquis par mariage et bien d'autres formes d'identification, souvent imposées et/ou choisies à différents moments de la vie. Nous pourrions, en complément, élargir cette réflexion aux identités de genre, en intégrant les changements de prénom adoptés par les personnes transgenres, un droit récemment reconnu dans plusieurs pays. Ainsi, l'œuvre et la pensée de Martine Lani-Bayle continuent d'inspirer et d'ouvrir de nouvelles perspectives sur la narration de soi, l'identité et la transmission du vécu. Son apport scientifique demeure un jalon essentiel pour ceux qui explorent la complexité du langage et des récits de vie en tant que sujets de recherche.

¹⁶ Cf. Martine Lani-Bayle, « Intime extime » p. 106-107 : « Une autre série de caractéristiques tient dans la firme et la grammaire du texte... », in Christine Delory-Momberger (dir), *Vocabulaire des Histoires de vie et de la Recherche biographique*, érès 2019.



Recebido e aceito em 02/04/2024.

Publicado em 31/03/2025.